

Olivier Larizza

L'entre-deux

Andersen

Paris

Préface de l'auteur

Après *L'Exil* (2016), voici la deuxième livraison de mes aventures poétiques entre le Grand-Est et la Martinique. Elles se liront – selon la formule consacrée – indépendamment de ce qui les précède et de ce qui leur succédera (car il s'agit d'un cycle en trois tomes intitulé « La vie paradoxale »). Je rappelle brièvement le contexte.

En septembre 2003, âgé de vingt-huit ans, j'intégrai un poste de maître de conférences à l'université des Antilles-Guyane, sur le campus de Schœlcher. Né à Thionville (en Moselle), j'habitais et travaillais alors à Strasbourg depuis plusieurs années ; je m'y plaisais bien et comptais y faire ma vie (comme on dit). Mais le goût de la découverte, du changement, du risque calculé me firent choisir une destination exotique où je n'avais jamais mis les pieds. Le refus du conformisme et une attirance étrange

pour les marges jouèrent également. Ainsi qu'une lubie soudaine pour les tropiques. Je ne me doutais pas que ce choix professionnel m'engagerait sur le très long terme ni à quel point il bouleverserait mon existence...

Nommé dans les Caraïbes, je m'avérai vite incapable de quitter définitivement la ville de Gutenberg. Aussi, pendant douze années (jusqu'en 2015), j'expérimenterais la vie alternée, avec ce qu'elle comporte de départs, de retrouvailles, de rencontres, de ruptures, de tentations diverses et d'amours – dont un grand – contrariées par la distance. Je me partageais à temps inégal entre l'alsacienne capitale de l'Europe (qui demeurait mon port d'attache et où je conservais un appartement dans le quartier des Quinze) et l'île aux fleurs (dont le charme opérait aussi et où ayant la bougeotte je déménageais souvent : Schœlcher, Fort-de-France, Les Trois-Îlets, plus précisément la Pointe-du-Bout et l'Anse Mitan).

À partir de novembre 2006, dans cet entre-deux hallucinant, la poésie a surgi comme une compagne du quotidien. Je devrais plutôt dire *une maîtresse* avec laquelle je m'accoquiais

dans les bars des hôtels, aux terrasses des cafés, en plein centre-ville ou sur la plage (mais rarement à domicile) à n'importe quelle heure du jour et de la nuit : veillant à toujours avoir sur moi de quoi écrire, je troussais des poèmes sur le vif & à la dérobée. Je m'installais ainsi dans un état poétique quasi-permanent mais latent, qui se manifestait (se concrétisait) sans crier gare, au gré des circonstances, des sentiments, des émotions. Cela dura huit ans et enfanta des centaines de textes...

Le grand linguiste Noam Chomsky distingue la compétence de la performance : la compétence étant la maîtrise générale que nous avons d'une langue ; la performance, chaque énoncé particulier que nous y produisons. Il me semble avec le recul que chacun de mes poèmes est une performance au sens chomskyen : la fulgurance inédite d'un état d'esprit qui ne me quittait pas car découlant du déphasage, de la surprise voire la sidération, de la fascinante incongruité et de l'exaltation déstabilisante dans lesquelles je baignais. Chaque poème est depuis devenu une madeleine de Proust ressuscitant des sensations, des couleurs, des odeurs enfouies...

Des scènes entières remontent à la surface de la mémoire. (À cette occasion je mesure combien on se trompe parfois sur soi-même et s'apitoie sur son sort.) On pourra se référer à la postface de *L'Exil* où j'ai essayé de déplier ma conception de la pratique poétique et la force motrice qui la déclenche. Mais peut-être n'ai-je pas assez insisté sur la nature paradoxale de ce genre littéraire qui requiert l'œil immobile du hibou (à l'acuité perçante) dans le tourbillon du mouvement. Cet art du fragment s'accordait si bien au nomadisme qui était le mien! (Et qui est celui de notre époque : ce qui nous invite à l'extirper de la désuétude dans laquelle il est en France tombé.) En somme, je n'ai jamais *voulu* écrire de la poésie : elle s'est imposée à moi, elle s'est emparée de moi en raison de la vie que je menais – ou qui quelquefois me menait par le bout du nez.

Aussi ce drôle de journal intime sous forme lyrique, cette pseudo-autobiographie en pointillés sont-ils d'une sincérité à fleur de peau – voire parfois *cash* et désinvolte – ce qui n'exclut ni le fantasme ni la langue cryptée (essence même du poétique). Un découpage en

vers qui, dans *L'Exil* déjà, en dérouta plus d'un – à commencer par moi-même, qui m'interroge beaucoup sur ce point-là ! La sélection de textes qu'on découvrira ici se rattache aux années 2009-2010. J'atteignais alors le mitan de la trentaine. Et déjà plus de souvenirs que si j'avais eu mille ans...

Olivier Larizza
Strasbourg, décembre 2017

Table

<i>Préface de l'auteur</i>	9
<i>Note de l'éditeur</i>	15
Rhum raisin	17
Festons	18
Tu es	19
Au Soup Bar	20
My Laety melody	21
Le nombril du monde	23
Yannick	25
Bras d'honneur	26
Laetitia	28
Frivolité	29
Putain de paradis	30
Poète voluptueux	31
Distraction	32
Lumière de toi	34
L'illusion	36
Poème à mille euros	38
Pépite	39
Une larme dans mes yeux	41
Festival sans toi	43

Ta main sur mon cœur	44
Ô toujours toi	45
Idleness	46
Vitement	47
Farniente	48
En passant	49
Convivialité	50
Violet solitude	51
Spontanéité	52
Double je	54
Vie de café	55
Dimanche au Bakoua	57
À peine	58
À l'évanouie	59
Le Magnifique	61
Sur le carreau	63
Le virtuel	64
Vache qui pisse	66
Tombant à l'eau	68
Ô les dauphines!	69
Drôle de final	70
<i>L'auteur</i>	73